



Des perles et des hommes

François de BEAULIEU

Les principaux éléments de cet article ont été publiés dans le N° 162 de *Penn ar Bed* qui rendait hommage à Albert Lucas, l'un des fondateurs de notre association. Nous y avons retranché ce qui apparaît dans d'autres articles publiés dans le présent numéro spécial consacrés à la moule perlière et ajouté quelques éléments rassemblés depuis 1996.

La perle apparaît, en général, sur le bord du manteau de la moule. Lorsque les cellules de la surface du manteau pénètrent à l'intérieur, un « sac perlier » se forme et donne naissance à la perle. Parfois, le cœur de la perle contient l'impureté qui a provoqué la pénétration du manteau. Il faut au moins six ans pour former une perle correcte. Chez la moule perlière d'eau douce, un individu sur mille, en moyenne, produit une perle irrégulière et qualifiée pour cela de baroque. Mais nous verrons plus loin que les cas particuliers ne manquaient pas. On n'oubliera pas que les coquilles de moule servirent de parure aux temps préhistoriques et que la nacre de la coquille a parfois été utilisée pour fabriquer des boutons.

La moule est nommée « *croquille* » en gallo ; « *kroget* » ou « *kreget dour dous* », « *mesklet*, *mousklet* » en breton d'après Bonnemère. On trouve aussi « *mesk dour dous* » ou « *mesk* » tout court. En Haute-Saône, on la nommait « *la crâvotte* » car elle faisait parfois entendre un cri que l'on interprétait comme un signe de beau temps ; en Côte-d'Or, on disait « *diable* », « *tabatière* », « *petite barque* », « *creuge de rivière* ». Dans d'autres régions du nord de la France, on la nommait « *calotte* » (en particulier dans les Vosges où elle était, semble-t-il, très présente) et on s'en servait pour écrémer le lait. Mais il semble que le nom le plus répandu était « *mulette* ».

Perles historiques

En Bretagne, la plus ancienne mention remonte à 1636 (si l'on excepte le fait que César rapporta des perles de sa campagne

contre les Vénètes). On lit en effet dans l'itinéraire de Dubuisson-Aubenay : « *M. de Pontchâteau m'a dit qu'à sept ou huit lieues de Brest, au pied d'une montagne appelée Ménaré coule un ruisseau dans lequel se pêchent perles petites mais fort blanches, dont sa dame en porte au col, en pendants d'oreilles et en bracelets* ». Il existe, bien sûr, des mentions plus anciennes en Europe. Le célèbre ouvrage de l'archevêque Olaus Magnus « *Histoire des peuples du Nord* », publié en 1555 à Rome, comporte une gravure représentant la pêche aux moules dans une rivière de Scandinavie.

Le dernier pêcheur de perle semble avoir opéré au début des années cinquante sur le bassin de l'Odet (Ogès, 1953). Selon lui, les moules perlières sont plus nombreuses là « *où le courant est fort et où il tourbillonne* ». Inutile de les ouvrir pour savoir si elles contiennent une perle : si le bord de la coquille est uni et régulier, on peut les rejeter, seules celles qui présentent une déformation dans la partie sortant du sable sont à ouvrir ; toutefois la perle n'est pas toujours suffisamment formée.

À Scaër, on racontait que la Duchesse Anne paya 1200 livres pour deux perles pêchées dans la rivière voisine et qu'elle les fit monter en boucles d'oreilles. Dans son voyage en Finistère, Cambry note d'ailleurs qu'on pêche des perles dans cette localité et que le recteur a fait parvenir à Paris un spécimen de la « *grosseur d'une petite aveline* » [1].

Dans les Vosges, la Vologne était gardée jour et nuit pour réserver les perles aux Ducs de Lorraine (Cochet, 2004). C'était également le cas le long des rivières



[1] Une gravure ancienne représentant la mulette.

anglaises et suédoises : des gardes spéciaux étaient chargés de surveiller les rivières abritant des moules perlières pour éviter tout braconnage et contrebande de perles. Pour le baptême de son fils, la robe de Marie de Médicis était ornée de 32 000 perles pêchées dans les rivières de toute l'Europe. La cote de François 1^{er}, telle qu'on la voit sur le tableau de Joos Van Cleve au musée du Louvre, était parsemée de perles – une au centimètre carré – pêchées dans toute l'Europe. On trouve la trace de colliers, de parures et de diadèmes de perles de mulettes ayant appartenu à Marie Leszczyńska, fille du roi Stanislas ; Marie-Antoinette ; les reines d'Angleterre... Aux Etats-Unis, il y eut une fièvre de la perle comme il y eut une fièvre de l'or. L'Impératrice Eugénie souhaita, lors de son voyage en Bretagne, un collier fait avec des perles de la région, mais on ne put en réunir une quantité suffisante de grosses pour la satisfaire [2].

Au XIX^e siècle, les Quimpérois allaient le dimanche « *chercher des perles au Stangala* » et à la fin du siècle, des hommes proposaient encore des perles aux clients des principaux cafés de Quimper. Mais on racontait aussi que les ouvriers de la ligne de chemin de fer quittaient leur travail pour pêcher des mulettes pour les revendre « *à de vieilles demoiselles qui en faisaient le commerce* ». En général, elles étaient revendues à la bijouterie Caron, rue du Parc. Les Allemands achetèrent des mulettes vivantes dans les années 1890 pour

repeupler les parcs d'élevage qu'ils avaient créés mais qui avaient périclité pour cause de pollution. C'est donc à la pelle qu'on fouilla le lit de certaines rivières, ce qui provoqua la destruction de nombreuses colonies qui ne se reconstituèrent que lentement. La mulette n'est en général pas consommée par les humains, quoique Adam (1960) la dise comestible. D'après Bonnemère, les petits bergers des Côtes du Nord et du Finistère s'amusaient à en prendre et à les faire griller. Arnould Locard, dans son ouvrage sur les moules et les mollusques comestibles, dit que les paysans de la région du Mont Saint-Michel les font bouillir, bien qu'ils ne manquent pas de coquillages de meilleure qualité dans la région... Le même auteur rapporte aussi que « les pauvres habitants d'Ecosse et d'Irlande consomment d'immenses quantités de coquillages ». Dans le Massif central comme en Europe centrale, on nourrissait les canards et les cochons avec des mulettes.

La pêche se fait plutôt en période d'étiage et par temps ensoleillé pour mieux voir les coquilles brunâtres sur le fond. Si l'eau est trop profonde, on prend un bâton dont on place le bout taillé en biseau entre les valves entrouvertes ; la mulette serre alors si fort qu'il suffit de tirer sur le bâton pour l'extraire. Mais on disait aussi qu'il fallait la saisir par surprise, car sans cela « *par méchanceté* », elle « *laissait tomber la perle dans la vase* ». On dispose d'une gravure de la seconde moitié du XIX^e siècle

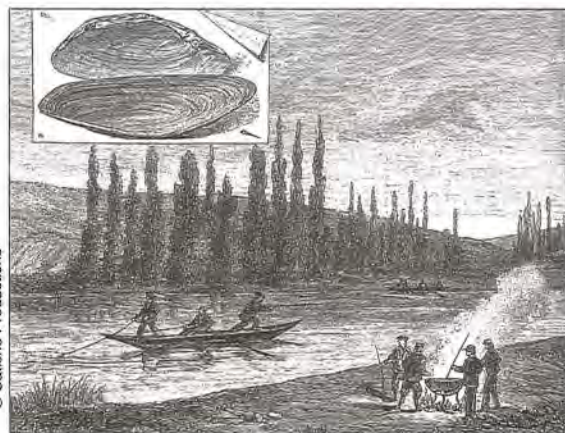


[2] La poste allemande vend des timbres à l'effigie de la flussperlmuschel.

montrant une pêche très organisée sur un affluent de la Charente, avec des barques sur la rivière et des marmites sur la rive [3]. Lionel Bonnemère décrit la pêche telle que la pratiquaient les habitants de Pont-Aven où la rivière était comme « pavée » de moules : « les perles sont mûres quand les genêts fleurissent et quand l'avoine mûrit » alors « aux basses eaux, ils bêchent donc le fond avec des pelles. Ce sont les valets de ferme et les meuniers qui se livrent de préférence à cette besogne et l'œuvre de destruction qu'ils accomplissent est inouïe. On nous a affirmé qu'un pêcheur dont on ne nous a pas dit le nom y capture bon an mal an, pour sa part, huit ou dix mille mollusques qu'il ouvre avec son couteau et dont, après examen, il abandonne les valves sur les rives.

Ils ne se doutent pas, ces hommes, que les individus trop petits ne peuvent pas contenir de perles valables (...). À Pont-Aven, il ne manque pas de touristes qui désirent acquérir des perles comme souvenir de voyage et qui les paient des prix sans cesse plus élevés. Fort heureusement, les rats d'eau, les loutres et certains oiseaux comme les corbeaux, par exemple, se chargent, en dévorant la chair des mollusques abandonnés inconsidérément, de supprimer le foyer d'infection créé par les pêcheurs. Jadis la recherche des perles occasionnait de joyeuses parties. Les jeunes filles de Rosporden se rendaient au lieu dit Kerenmeriet, en français le bois des filles. Il est situé au bord de l'Aven. À demi

dévêtues, ces pêcheuses improvisées ne craignaient pas d'entrer dans l'eau et prenaient un grand nombre de Kregen dour douç ou mulettes qu'elles ouvraient sur le champ pour les visiter. Elles rejetaient ensuite leurs valves dans la rivière ». Lionel Bonnemère raconte aussi que Fridour, un pêcheur, « très connu des touristes » a trouvé 16 perles en 1897 et 10 en 1898, sur 800 mulettes examinées. À la même époque, il avait fallu en ouvrir plusieurs centaines dans le Sulon (Côtes du Nord) pour en trouver une trentaine « fort laides ». Le sculpteur Léofanti avait raconté à Bonnemère que, dans sa jeunesse, il trouvait une perle sur dix moules ouvertes



[3] Pêche de moule sur la Charente.



les perles que l'on trouve au Stangala sont les dents d'une jeune fille tombée dans la rivière [4].

[4] La perle de la mulette a une forme très variable.

dans l'Ille, près de Rennes. Dans l'Elorn, deux cents mulettes donnaient une perle « *passable* ». Certaines mulettes pouvaient contenir plusieurs perles. Ainsi, M. d'Hammonville rapporte qu'en 1894, il en avait trouvé 26 dans le même individu, dans l'embouchure de la Vilaine (ce qui ne peut qu'étonner, s'agissant d'eaux saumâtres !). Les perles, nommées « *perles d'Ecosse* » par les bijoutiers (bien que, pour l'essentiel, elles fussent importées de Saxe), sont assez petites. La plupart des perles bretonnes étaient comme « *un grain de chanvre* » et de forme et de couleur très variables (blanc laiteux, ocre, rose, grisâtre). Il était difficile d'en faire un collier homogène. On a songé à en faire une culture organisée : des ostréiculteurs de la Trinité-sur-Mer, M. Despommiers et M. Godefroy, s'y sont risqués en 1893 avec des moules venues des Vosges. Faut-il préciser qu'ils échouèrent, tout comme avaient échoué les expériences menées sur la Virlange en Auvergne et dans les bassins la Malmaison sous l'impératrice Joséphine ?

Perles légendaires

Certaines perles avaient la forme d'une dent, et J. de Jacquilot du Boisrouvray a publié une légende qu'il a probablement inventée :

Par contre, une croyance liée aux perles et recueillie à Rosporden par un juge de paix, Monsieur Guichoux, à la fin du XIX^e siècle est, sans nul doute, d'origine populaire (Bonnemère, 1890, 1901). On disait que, quand une personne a mal aux yeux, elle doit crever ceux d'une petite hirondelle au nid. La mère apporte alors une pierre pour la guérir et il suffit de recueillir celle-ci dans le nid après l'envol des poussins. Le récit est classique et est à rapprocher de celui selon lequel les petits piverts naissent aveugles et doivent attendre que les parents apportent l'herbe d'or. Seuls les pics et l'homme peuvent trouver cette herbe qui permet de tout voir et de trouver la « *pierre d'enter* » qui permet d'ouvrir les yeux des jeunes pics. Pour s'emparer de cette pierre, il faut mettre un drap sous le nid des piverts et frapper le tronc ; effrayés, les oiseaux laissent tomber la pierre (lettre de Le Carguet à Bonnemère). Quel rapport avec nos perles ? C'est que, quand on montra une de ces « *pierres d'hirondelle* » à Monsieur Guichoux, il y reconnut immédiatement une perle de mulette. Il s'agit de toute évidence d'une tradition très ancienne qui s'appuie sur une chaîne symbolique qui n'est pas sans rapports avec l'expression « la perle de mes yeux ». ■

Remerciements

Je suis redevable à Gérard Tiberghien de toutes les références scientifiques et des relevés dans les collections et les manuscrits du Muséum d'Histoire naturelle de Rennes, en particulier l'exemplaire de Taslé (1867) annoté par Beziers et les notes manuscrites de Joseph Desmars (1894). Fanch Postic m'a communiqué l'ouvrage introuvable de M. Daniel.

François de Beaulieu est conservateur pour Bretagne Vivante des réserves des monts d'Arrée